L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 5 JUIN 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
MERCREDI, 5 JUIN 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

LA CRISE EN ESPAGNE.

L'Espagne traverse une crise qui ne nous semble pas sans gravité. Il y a, d'abord, l'insurrection de Cuba qui lui coûte cher et lui enlève une bonne partie de son armée. Sur ce terrain, il faut avouer qu'elle mérite un peu ce qui lui arrive. Elle a trop longtemps piétiné sur cette île, où elle n'a jamais procédé que par l'oppression. Si l'Angleterre, qui ne pèche pas par excès de libéralisme envers ses colonies, avait possédé la même île lointaine, elle se fût conduite plus prudemment à son égard. elle l'eut traitée à la façon du Canada qui possède actuellement une véritable autonomie. Elle eut agi de même à l'égard de l'Irlande, si l'Irlande se fût trouvée à égale distance de la métropole.

C'est ce que n'a pas compris l'Espagne; elle en porte, aujourd'hui, la peine. Mais, au fond, il n'y a là rien de bien grave pour la métropole. Il semble, au contraire, que la révolte de Cuba eut dû y raviver le patriotisme et pousser les populations à serrer leurs rangs, à prêter leur appui au gouvernement dans la lutte qu'il soutient contre les insurgés de Cuba.

Il n'en est rien, paraît-il. Les deux partis conservateur et libéral sont en train de se batailler dans le Parlement, de s'affaiblir l'un l'autre, en face du parti républicain qui, plus fort que jamais, n'attend qu'une occasion favorable pour monter à l'assaut de la monarchie.

L'espagne est en pleine crise ministérielle. Voici qui en indique la gravité : Le parti libéral avait été obligé de donner sa démission, il y a de cela quelque temps, à la suite des incidents militaires que chacun se rappelle. Il avait montré alors une faiblesse telle, que le pays lui avait tourné le dos et qu'il avait été obligé de se retirer, sans avoir pu voter le budget. On s'attendait à ce que le nouveau Cabinet conservateur de M. Canovas prit, comme il arrive d'ordinaire, le parti de dissoudre le parlement et de faire appel au pays. Mais la mesure devenait impossible ; puisqu'il n'y avait pas de budget et qu'il fallait l'adopter d'urgence. Il serait toujours temps, après, de convoquer le corps électoral. La situation était si étrange, que les deux partis ennemis finirent par s'entendre et M. Sagasta, le ministre sortant, promit à M. Canovas, le ministre rentrant, de l'aider à voter le budget. C'est cet accord qui ne pouvait durer longtemps, qui vient d'être rompu. Le Cabinet Canovas a été blâmé, battu par la majorité et il s'ouvre nécessairement une nouvelle crise ministérielle. Mais M. Canovas ne veut pas se retirer, disant que M. Sagasta a manqué à sa parole.

Tout cela se passe au milieu des menées souterraines fomentées par les républicains. Voilà le budget plus en danger que jamais, et cela, en pleine révolte cubaine. On commence à comprendre tout ce qu'il y a de sérieux dans la situation.

Si les secours manquent au maréchal Campos, l'insurrection cubaine prendra de plus vastes proportions. Si les insurgés l'emportent, il en résultera fatalement une secousse terrible pour la monarchie. Si la crise n'est pas promptement apaisée, on peut prévoir de grands maux pour ce pays, déjà si éprouvé.

Femmes de France et d'Angleterre.

Il n'y a point, dans la vie des peuples, que de grands événements ou de gros incidents. Il est aussi de menus faits qui doivent être retenus par l'observateur attentif : car ils peuvent, à un moment donné, engendrer des conséquences inattendues et produire, en se développant, des événements importants, des incidents sérieux.

C'est dans cet ordre de choses qu'il convient de classer la manifestation très curieuse—l'Angleterre est, par excellence, le pays des manifestations originales—qui vient d'avoir lieu à Londres.

Les "femmes d'Angleterre" viennent d'adresser à leurs "sœurs de France" un apppel en faveur de la paix : elles les invitent, en attendant l'adoption d'un système d'arbitrage pour les différends internationaux, à former avec elles une alliance en vue d'améliorer toujours les relations des deux pays, d'inspirer aux enfants l'amour de l'humanité, la haine des injustices et cruautés de la guerre, enfin des sentiments affectueux à l'égard des étrangers.

Parmi les signataires de ce manifeste sont les femmes de la plus haute distinction, telles : lady Henry Somerset, célèbre dans les deux mondes pour sa grande éloquence, et lady Trevelyan, femme du secrétaire pour l'Ecosse.

Le *Galignani Messenger*, qui donne cette information, dit tenir d'un des chefs du mouvement féministe en France que l'initiative des "femmes d'Angleterre" provoquera la création d'un cercle anglo-français dépendant de la Ligue internationale des amies de la paix.

Sans doute, il y a une part d'illusion dans cette manifestation: Et le temps n'est pas encore venu où tous les peuples termineront leurs querelles par de pacifiques arbitrages.

Il n'importe. Il plait de reconnaître le sentiment élevé qui anime les "femmes d'Angleterre," et on doit avoir la persuasion que leurs "sœurs de France" leur répondront comme il convient.

La France n'est-elle pas la terre classique des illusions généreuses, et la Française n'est-elle pas ce qu'il y a de meilleur en France ?

Les fêtes de Kiel.

Quand, il y a quelques temps, les dépêches d'Europe nous annonçaient que l'Empereur d'Allemagne se préparait à célébrer solennellement l'ouverture du Canal qui unit la Baltique à la mer du Nord, et qu'il avait convié les marines de toutes les nations, sans exception, à assister aux fêtes qui devaient avoir lieu à cette occasion, nous n'avons été étonné de voir ni Guillaume II y inviter la France ni la France accepter l'invitation.

En toute franchise, l'un eut fait à la République française une grossière injure, en ne la traitant pas comme toutes les autres nations avec lesquelles il vit en paix; l'autre se fut mise dans son tort, en répondant par un refus brutal d'un acte de courtoisie internationale. La situation était délicate ; mais de part et d'autre, il était bien difficile, pour ne pas dire impossible, de tourner la difficulté.

Il y a dés égards que l'on se doit entre nations, si tendus que soient, d'ailleurs, les rapports qui existent entr'elles. La politesse la plus élémentaire, voulait qu'il en fût ainsi. Nous cherchons le prétexte que la France eut pu mettre en avant pour justifier son abstention.

Il est bien difficile, cependant, qu'il ne produise pas, en pareille occurence, d'une façon ou d'une autre, quelqu'incident qui occasionne des froissements regrettables. En semblable cas, c'est à l'hôte qu'incombe le devoir de ne pas blesser l'amour-propre, les susceptibilités de tel ou tel de ses invités. Il faut apporter, dans ces sortes de rencontres et d'entrevues, un tact, un sentiment, des convenances que possèdent bien peu de diplomates, même parmi les plus déliés.

Ainsi, quand Guillaume II a manifesté l'intention de se présenter à bord du vaisseau-amiral français, il ne songeait évidemment pas à blesser la nation qu'il avait invitée aux fêtes de Kiel. Il est cependant impossible qu'en cette circonstance, le commandant du Hoche ne hisse pas le pavillon impérial. Or, ce pavillon porte le chiffre fatal de 1870.

C'est là une chose impossible. Il y faut nécessairement renoncer. C'est le premier incident qui se produit ainsi. Il s'en produira probablement d'autres. Nous espérons que les Allemands sauront les éviter, s'il est possible. C'est leur devoir après tout, puisque ce sont eux qui reçoivent les étrangers chez eux.

La succession de M. Gresham et M. Eustis.

On sait la place tout à fait exceptionnelle qu'a su se faire dans l'opinion publique M. James B. Eustis, l'ambassadeur des Etats-Unis près le gouvernement de la République Française, à force d'esprit, de talent, d'éloquence, de savoir-faire. Il n'est donc pas étonnant qu'à l'occasion des changements que doit produire dans le personnel des hauts fonctionnaires de l'Union, la disparition du très regretté M. Gresham, les regards se soient portés sur lui, et que bien des personnes, à Paris comme à Washington lui aient demandé, s'il n'avait pas été question de lui faire prendre la succession du secrétaire d'Etat décédé.

M. Eustis a, dans les réponses qu'il a faites à ceux qui l'interrogeaient à ce sujet, montré la discrétion dont ne doit jamais se départir, en pareil cas, un homme d'Etat digne de ce titre. "Tout ce que je sais à cet égard, a-t il dit, je l'ai appris par les journaux. Mais j'ai de bonnes raisons de croire que le choix du Président se portera de préférence sur un homme actuellement à Washington. Vous me demandez si, en cas qu'on m'en fit l'offre, j'accepterais; j'avoue que je n'y ai guère réfléchi."

Le fait est que si M. Eustis était appelé à Washington, pour prendre la place de M. Gresham, son départ serait profondément regretté, à Paris, par la colonie américaine, au milieu de laquelle il a su se faire de nombreux amis.

On convient qu'il serait difficile à M. Cleveland de faire un meilleur choix ; mais on déplorerait amèrement son départ.

Nous le concevons, et le sentiment qui a éclaté parmi la population américaine habitant la capitale de la République Française à son égard, fait le plus grand honneur à ses qualités de cœur et d'esprit.

Adieu à la scène.

Mme Emilie Broisat quitte la scène ; elle vient de donner à la Comédie-Française la soirée de retraite. "Soirée d'adieu" plutôt, qui est une expression moins brutale. On se dit adieu à tous les âges. "Retraite" évoque on ne sait quelle mélancolique image de vieillesse venue, de carrière finie, de vie usée—irréparablement. Or, les cheveux de Mme Emilie Broisat sont encore blonds, et son sourire n'a pas de rides.

Mme Emilie Broisat eût pu consacrer encore de longues années au théâtre—à cet art qui avait été la "toquade" de son enfance et la passion de toute sa vie. Elle n'a pas voulu. Et elle disparaît ; elle use, après vingt ans de loyaux services, de son droit d'aller vivre tranquille, au milieu du groupe aimable d'élèves—jeunes femmes et jeunes filles—à qui, depuis plusieurs années déjà, cette fine diseuse enseigne l'art où elle excella.

Il y a des artistes que tente, amuse, excite cette quotidienne lutte pour la vie et pour le succès ; il y en a d'autres qu'elle effare et rebute ; tels ces timides qu'on voit, dans les bagarres, s'effacer avec un dédaigneux : "Passez donc, je vous en prie" devant les impatients qui leur marchent sur les pieds....

C'était un peu, depuis six ou sept ans, l'attitude de Mme Emilie Broisat à la Comedie-Française. Si légitimes et inévitables que fussent certaines des concurrences jeunes qui la "guettaient," elle s'était dédaigneusement enfoncée dans le parti pris de ne plus rien tenter qui les gênât. Et elle garda cette posture hautaine jusqu'à ce que sonnât pour elle l'heure de la retraite. L'heure est sonnée. Mme Broisat était restée à son poste sans impatience ; elle le quitte sans tapage ; ce n'est pas une raison pour qu'on l'en laisse partir sans regrets.

Il semble en effet que l'artiste méritait mieux que cette fin de carrière un peu effacée. Elle jouait depuis près de trente ans la comédie ; et elle la joua presque toujours très bien, et supérieurement plus d'une fois.

Mme Broisat a créé ou repris à la Comédie Française près de quarante rôles : *Philiberte, les Femmes savantes, Chatterton, Mademoiselle de la Seiglière, La joie fait peur, les Jeux de l'amour et du hasard, le Misanthrope, les Fourchambault, le Mariage de Figaro, Bataille de dames, l'Etincelle, Chamillac, Mademoiselle de Belle-Isle, les Fausses Confidences, la Souris*, ne sont que quelques-unes des œuvres où s'était affirmée avec le plus d'éclat et de grâce sa réputation.

L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE ET STENDHAL.

DOCUMENTS INÉDITS.

A leur retour d'Italie, en 1860, l'Empereur et l'Impératrice s'arrêtèrent à Grenoble, où leur fut faite une réception enthousiaste. Rien ne manqua à la fête, pas même les cantates et les odes. Les poètes locaux accordèrent leurs lyres en l'honneur des souverains ; et ceux qui ont bonne mémoire reprochent, encore aujourd'hui, à certain journaliste fort républicanisé, ses effusions impériales d'alors, conservées pieusement et malicieusement dans les archives de la ville.

Le programme des fêtes comprenait une visite à la Bibliothèque, où les Grenoblois devaient avoir une très flatteuse surprise.

Les quelques privilégiés qui accompagnaient la souveraine la virent, en effet, s'arrêter longuement devant le portrait d'un des grands hommes du Dauphiné, devant le portrait de Stendhal—ce jour-là, du moins, les compatriotes de Beyle lui pardonnèrent sans doute les quelques méchancetés qu'il leur décocha de ci, de là, dans ses *Mémoires d'un touriste* et dans sa *Correspondance*.

—Mais, dit l'Impératrice, n'est-ce pas là M. Beyle ? Je l'ai connu quand j'étais enfant, il m'a fait sauter sur ses genoux. Comment se fait-il que son portrait soit ici ?

—Henri Beyle est né à Grenoble, répondit l'excellent Gariel, le bibliothécaire de ce temps-là.

***

Depuis, la fièvre stendhalienne qui s'est emparée d'une centaine d'Européens—car il n'y a pas un Français seulement parmi les fervents beylistes—on a recueilli des renseignements sur bien des points obscurs de l'existence de Stendhal,—et l'anecdote de 1860 est devenue presque une page d'histoire.

C'est au comte Primoli que l'Impératrice, pendant un voyage en Espagne, a raconté ses souvenirs d'enfance relatifs à *Monsieur Beyle*.

Ainsi appelle-t-elle toujours Stendahl, qui est resté dans son esprit l'ami de Mérimée et l'homme aimble et affectueux, qui parlait avec tant d'enthousiasme des campagnes du premier empire et du grand Empereur. Un soir, le comte Primoli était chez Alphonse Daudet, et il voulut bien raconter à son tour ce qu'il savait.

Stendhal fut présenté à la comtesse de Montijo par Mérimée et devint bientôt l'un des familiers de la maison, où il était apprécié et très admiré par les deux fillettes de Mme de Montijo : Eugénie et Paca.

—Les soirs où venait M. Beyle, dit l'Impératrice, étaient des soirs à part. Nous les attendions avec impatience, parce qu'on nous couchait un peu plus tard... Et ses histoires nous amusaient tant !

Dans un livre récent, M. Augustin Filon, qui a aussi entendu le récit de ces soirées, montre les deux petites filles assises chacune sur un genou de Beyle et buvant ses paroles, tandis qu'il déployait, épisode par épisode, ce prodigieux drame impérial dont il avait été le témoin. Au milieu de ces histoires epiques, le héros au petit chapeau et à la redingote grise "faisait de brusques et brillantes apparitions". Beyle, pour rendre l'Empereur visible aux yeux comme à l'esprit, donnait aux deux enfants des images : l'impératrice conserve encore une *Bataille d'Austerlitz* offerte "par son ami".

Et M. Filon ajoute :

"Ainsi la religion de l'Empire se glissait dans ces jeunes imaginations, elle devenait le fond même de leur esprit. Heureuses petites filles qui eurent pour initiateur dans ce monde de la légende non un Marco Saint-Hilaire, mais un Stendhal ! Heureuses aussi d'avoir connu le meilleur de cet homme intéressant, peut-être le vrai Stendhal, un Stendhal sans affectation et sans grimace, un conteur hors ligne qui, pour être compris, pour être digne de ses petites amies, voulait être pur et daignait être simple !"

***

Sans vouloir faire passer Stendhal pour prophète, on peut dire qu'il avait lu dans les beaux yeux de sa jeune amie les hautes destinées qui l'attendaient.

Il disait à la petite Eugénie : "Quand vous serez grande, vous épouserez M. le marquis de Santa-Cruz. Alors vous m'oublierez, et moi je ne me soucierai plus de vous." La prédiction s'est plus que réalisée, mais la *marquise de Santa-Cruz* n'a pas oublié son ami.

A ces renseignements viennent s'ajouter deux précieuses petites lettres adressées à Beyle par ses admiratrices. C'est à l'obligeance de M. Auguste Cordier, possesseur de la plus riche collection de manuscrits stendhaliens, que l'on doit communication de ces autographes inédits.

La lettre d'Eugénie Guzman y Palafox est datée de Madrid—décembre 1839—la future Impératrice avait alors treize ans. Il est important de noter cet âge, car il est rare de trouver chez une petite fille des préoccupations politiques comme celles qui se révèlent dans le second paragraphe de cette lettre—encore que, dans ce cas particulier, on ne puisse s'en étonner. Sont respectés l'ortographe et le français de l'original :

Monsieur,

J'ai reçu votre lettre avec un grand plaisir. J'attend avec impatience l'année 1840 puisque vous nous faites espérer de nous revoir. Vous me demandez ce que je fais à présent. J'apprend à peindre à l'huile un peu ; rions, travaillons comme par le passé. Maman trouve encore le temps de nous donner encore quelques leçons, et nous tâchons de ne pas oublier tout ce que nous avons appris à Paris.

A présent, l'Espagne est dans une grande agitation ; tout le monde désire la paix, et Maroto, géneral carliste, est passé au camp Cristino moyennant une forte somme d'argent, ce qui n'est pas beau, et tous les autres petits officiers ont suivi son exemple. La Navarre, Alava, Guipuzcoa y Biscaye on reconnu la Reine légitime. On assure que Don Carlos et la duchesse de Bura ont passé à France. Cabrera s'est dirigé vers Jaramon, et 20 cavaliers sont sortis pour voir le mouvement de l'ennemi. A Madrid, il y eut de grandes fêtes en l'honneur de la proclamation de la paix, mais on la proclame tant de fois que je ne le crois plus. Cependant tout le monde désire la paix. Maman, ma sœur et mise Flower vous présentent leurs respects, et moi je suis, monsieur, avec dévouement votre affectionnée amie.

E. GUZMAN Y PALAFOX.

Le seconde lettre a un caractère plus intime, on y retrouve un écho des soirées de Paris. Il n'y a aucun futur impérial dans ces quelques lignes de celle qui fut plus tard la duchesse d'Albe :

Madrid, décembre 1840.

Mon cher monsieur,

Il y a longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous écrire, mais j'en ai été empêchée d'abord par un voyage que nous avons fait à Tolède où nous avons vu des choses magnifiques ; il faut, monsieur, que vous vous déterminiez à faire un voyage en Espagne, tâchez donc d'y venir à présent que la Reine est à Barcelone et à Valence, et de là en trois jours par la diligence à Madrid, ce qui rendra bien heureuses vos petites amies ; nous recommencerons nos bonnes causeries, car ici nos seuls amusements sont d'aller toutes nos après-dinnées à une maison de campagne tout près d'ici, où nous courrons comme des bienheureuses.

Nous n'avons point d'amies, car les jeunes filles de Madrid sont si stupides qu'elles ne parlent que de toilettes et, pour changer, mal les unes des autres, et moi qui n'aime pas à avoir des amies de la sorte ! et quand je vais faire une visite, je ne fais que bouger et ne leur parle que pour leur dire adieu.

Vous devez être bien content à présent que l'on va apporter les cendres de Napoléon ; moi aussi, je le suis et je voudrais être à Paris pour voir cette cérémonie. Il faut que vous alliez à Paris aussi, mais avant il faut venir ici et nous pourrons alors faire ce voyage ensemble.

Adieu, mon cher monsieur, croyez à l'amitié de votre affectionnée,

PACA PORTOCARRERO Y P.

***

Des yeux mouillés de larmes, en lisant ces lettres sans doute oubliées, qui font revivre un passé lointain..... Hélas ! que d'événements tragiques et douloureux, depuis ce séjour de Madrid !

Mais Alfred de Musset n'a-t-il pas eu raison de renier le *Nessun maggior dolore*.... de Dante et de s'écrier :

Ah ! laissez les couler, elles me sont bien chères,
Ces larmes que soulève un cœur encor blessé !
Ne les essuyez pas, laissez sur mes paupières
Ce voile du passé.

Voyageurs arrivés à l'hôtel Grunewald.

J Guggenheim, Pensacola ; R S Cunningham, St-Louis ; Louis Reinach, New York ; H S Sweet, Orrisburg, Mis ; A DaValcourt, Chattanooga ; R H Henry, Jr. Cincinnati ; Dr John D Odeneal, Jackson ; Geo. M. Newton, Dunkirk ; N A Gladding, J A Sylvester, Mumphis, Tenn ; E S Jones, Henderson, N C ; W J Mason, Fort Gibson, Miss ; M Simez, Rouland, Lne ; L D Pollard et femme, Linares, Mex ; Annie Wood Dodge, Monterey, Mex ; W E Howell, Lafourche, Lne ; Fables M Clark, New York ; C H Hammett, Houston, Tex ; Jno M Gibbs, Nashville, Tenn ; Louis Botte, Mme J B Megles et servante, Natches, Miss ; Ed Steen, New York ; W C Palmer, Pensacola ; L A Austin Winter Park, Fla ; A J Cramfit, Baton Rouge ; F L Willis, Vicksburg ; W O King, Birmingham ; L J Fitzhugh, Jr, Jackson ; A W Maxwell, Maxwell Lne ; Wm Sutton, R L Van Sant, St-Louis ; C L Bralleck, Chicago ; A J Gallahan, Tex ; James Kent, N Y ; L E Robinson femme et sœur, Welsh Lne ; L Burmmer, Monroe, Lne.]

DEPECHES

Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Nouvelles Etrangères.

La Révolution dans l'Equateur.

Presse Associée.

New York, 4 mai—Spéciale au *Herald*—On apprend à Panama, Colombie, que les forces révolutionnaires réunies à Mamyi, à Esmeralda et à Chara marchent sur Guyaquil. Des détails de la bataille de Babahoyo indiquent qu'elle a duré huit heures, et que plus de cent soldats du gouvernement ont été tués ou blessés. Les révolutionnaires ont en quarante tués et huit blessés.

Le colonel Maldonado, qui a abandonné le général rebelle Plutario avec deux cents hommes pendant la bataille de Babahayo, est poursuivi ; s'il est pris, il sera fusillé comme un traitre.

Le Choléra en Russie.

Presse Associée.

Washington, 4 juin—Le consul général des Etats-Unis à St-Pétersbourg, M. Karel, rapporte au département d'Etat que le choléra sévit toujours en Russie.

Le rapport officiel du gouvernement de Volga montre qu'il y a eu 106 cas et 33 décès du 14 au 27 avril.

Six cas sont rapportés à St. Pétersbourg.

L'Arbitrage du Pape.

Presse Associée.

Washington, 4 juin—Les efforts du pape Léon XIII pour régler par l'arbitrage la question de frontières entre le Vénezuéla et l'Angleterre sont démontrés dans le livre jaune que vient de recevoir le ministre du Venezuéla à Washington, Senor Andrade.

Les propositions du Vatican sont similaires à celles des Etats-Unis, de sorte que la réponse faite au Pape explique probablement la position de l'Angleterre dans la question.

La lettre du cardinal Rampolla donne les détails de la proposition.

Elle établit que le Pape a dépêché Mgr Tonti à Londres, comme envoyé spécial, pour demander l'adoption de l'arbitrage dans le règlement de la difficulté.

Puis le cardinal ajoute : mais je regrette de dire que nous n'avons eu aucun succès en offrant nos bons offices, et que nous n'avons obtenu aucun résultat favorable au Vénézuéla.

Mgr Tonti a été délégué au Vénézuéla pour donner une explication personnelle de ses efforts. Après sa visite le président Crespo a lancé un décret remerciant le pape et son envoyé de leurs bons offices.

Le livre jaune contient aussi la réponse de lord Kimberly à la requête de l'association internationale de la paix demandant l'arbitrage. Elle dit que le gouvernement de Sa Majesté désire toujours un règlement amical de la question et a fait plusieurs propositions à cet effet. Mais lord Kimberly fait remarquer que le Vénézuéla insiste pour soumettre à l'arbitrage des portions de territoire que le gouvernement de Sa Majesté regarde comme ne devant pas y être soumis.

Les Naufragés du Colima.

Presse Associée.

San Francisco, 4 juin—L'*Examiner* reçoit une dépêche spéciale de Mexico, qui annonce que cinq autres passagers du Colima ont été sauvés. Ce sont : Jose Pequerros, d'Acapulco, Mexique ; A S. Marie, J. J. Nonnins et deux autres dont on n'a pu obtenir les noms, qui se sont réfugies chez l'ex consul MacLellan à St-Vincent. On ne sait pas encore si ces deux inconnus sont des passagers ou des matelots.

Les cinq naufragés ont été recueillis presque sans vie par des bateaux partis à la recherche sur la côte de Manquilla. Les trois dont on connait les noms sont à Pueblite, en route pour Colima.

Tous les matelots montant le bateau de sauvetage du Mazatlan, qui a chaviré en portant secours aux naufragés, ont échappé à la mort.

Les tempêtes sur le Pacifique pendant lesquelles le Colima a péri ont continué pendant plusieurs jours et ont causé beaucoup de dommages à la navigation.

Des informations télégraphiques envoyées au bureau de l'Examiner par l'agence du Pacific Mail à Manzanilla et par Walter P. Herbert, directeur du chemin de fer de Colima, annoncent que le schooner américain Hayes, venant probablement de San Francisco, et commandé par le capitaine Peterson, a été jeté à la côte à Novidad, lundi après-midi. Fort heureusement on n'a aucune mort à déplorer. Le Hayes était parti de Manzanilla le 29 mai pour prendre un chargement de bois à Novidad ; il a rencontré la tempête qui a causé la perte du Colima, et a dû lutter contre de forts vents du nord-ouest.

Il a chassé sur ses ancres au large de Navidad et a été entraîné à la côte. Le schooner n'est pas très endommagé ; il peut être remis à flot avec l'aide d'un steamer qui a été demandé. Il est probable que le Mazatlan se rendra à l'endroit où le Hayes est échoué et le dégagera du sable.

Perspective de règlement final.

Presse Associée.

Saint Pétersbourg, 4 juin—Des nouvelles très favorables à la perspective d'un règlement définitif des difficultés entre le Japon et les Puissances sont arrivées à Saint-Pétersbourg.

Blessé mortellement par des socialistes.

Presse Associée.

Londres, 4 juin—Une dépêche spéciale reçue de Rome annonce que le comte Ferrada, ancien sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, a été mortellement blessé par des socialistes, à Rimini.

Oscar Wilde en démence.

Presse Associée.

Londres, 4 juin—On annonce ce soir qu'Oscar Wilde, récemment condamné à deux ans de travaux forcés, est tombé en démence ; il est enfermé dans une chambre aux murs rembourrée de la prison.

Le Vatican et l'Archevêque de St-Louis.

Presse Associée.

Rome, 4 juin—On déclare au Vatican que la dépêche de St Louis annonçant la déposition par le Pape de l'archevêque Kenrick, et la nomination de Mgr Kain, est dûe à un malentendu déplorable sur une dépêche de Rome résumant d'une façon sommaire l'action de la congrégation de la Propagande.

Le décret a été envoyé par la poste il y a plusieurs jours ; il explique les changements apportés.

L'archevêque Kenrick n'est pas déposé de ses fonctions actuelles, et Mgr Kain n'est pas nommé pour lui succéder. Une telle mesure ne pouvait être prise que par une bulle du Pape. La congrégation de la Propagande a rendu un décret pour aider à la direction et à l'administration des affaires du diocèse.

Si l'archevêque avait été relevé de ses fonctions, il aurait été nommé à un archevêché supprimé de l'ouest, de façon à ne pas froisser sa dignité et diminuer son rang. Mais le décret ne change pas son titre et le laisse en possession de son poste, avec Mgr Kain pour coadjuteur ; il rend plus définitifs et plus précis les pouvoirs conférés à ce dernier il y un an.

Le décret ne nomme pas Mgr Kain successeur de l'archevêque Kenrick, mais il lui donne de tels pouvoirs comme coadjuteur qu'il dirigera l'administration des propriétés de l'Eglise et des affaires comme s'il était archevêque de fait.

Cette mesure ne dépose pas de ses fonctions le vénérable chef du diocèse de St-Louis, qui ne le déplace.

Il est regrettable que les quelques mots envoyés par le cable, résumant le décret, aient été mal interprétés. Il a été envoyé par la poste à Mgr Kain et ne lui était pas encore parvenu lorsque l'annonce a été faite dimanche dernier.

Croiseurs français à Jeddah.

Presse Associée

Toulon, 4 juin—Deux croiseurs français ont été envoyés à Jeddah pour demander de concert avec les trois navires anglais la punition prompte de ceux qui ont pris part à l'attaque des consuls étrangers de cette ville, dans laquelle le vice consul anglais a été tué, et le consul anglais Richardson, le consul russe Brandt et le secrétaire du combat français d'Orville, ont été grièvement blessés.

Les affaires d'Arménie.

Presse Associée.

Constantinople, 5 juin—La réponse de la Turquie à la note conjointe des représentants de la Grande Bretagne, de la France et de la Russie, au sujet des réformes proposées en Arménie, a été délivrée aux envoyés. La réponse de la Porte n'est pas satisfaisante.

Le gouvernement Turc ne veut pas adhérer au principe du contrôle par les Puissances des réformes proposées.

Après avoir pris connaissance de la réponse, les délégués des trois Puissances se sont réunis et ont décidé de soumettre l'affaire à leurs gouvernements respectifs.

La situation est grave, car l'ambassadeur d'Angleterre a prévenu la Porte, la semaine dernière, que son gouvernement n'accepterait pas la modification de propositions de réformes en Arménie, et les représentants des autres Puissances intéressées ont fait la même déclaration.

La réponse du gouvernement Turc a causé une grande surprise, et on croit qu'il n'aurait pas fait une telle réponse sans être encouragé par un autre pouvoir européen. Mais la présence de l'escadre anglaise de la Méditerranée, forte de dix-sept navires, à Beyrout, indique que la Grande Bretagne, la France et la Russie sont d'accord pour obliger la Turquie à se soumettre.

Des nouvelles intéressantes peuvent, en conséquence, bientôt arriver de Beyrout, en Syrie, où l'escadre de l'Angleterre appuiera les demandes des Puissances.

Les mesures sur lesquelles la Grande Bretagne, la France et la Russie insistent comme préliminaires aux réformes, comprennent la nomination d'un commissaire en Arménie ; une amnistie générale et la mise en liberté des prisonniers politiques ; la revision de certains jugements, et la formation d'une commission, resident à Constantinople, chargée d'appliquer les réformes et de travailler de concert avec le commissaire en chef.

Les Puissances demandent de plus que les gouverneurs et vice-gouverneurs d'Erzeroum, de Rivas, de Bitlis, de Kharial et de Trebizonde soient chrétiens ou musulmans suivant le désir de la population. En tous cas, cependant, le gouverneur ou le vice-gouverneur doit être chrétien, et la nomination de tous ces fonctionnaires doit être soumise à l'approbation des Puissances.

Les impôts seront recouvrés par les autorités locales et non par les fonctionnaires de l'Etat, et il sera retenu un montant suffisant pour les dépenses de l'administration locale avant d'envoyer l'argent à Constantinople. Sous le système actuel, le produit des impôts est d'abord envoyé à Constantinople, d'où un certain montant est renvoyé en Arménie.

Les Puissances se proposent également de forcer la Porte à faire des changements radicaux dans le judiciaire, afin d'assurer des jugements impartiaux, d'assurer la surveillance des prisons et l'abolition de la torture. La police devra être composée également de Turcs et de chrétiens. Enfin le gouvernement de la Porte devra mettre strictement en vigueur les lois édictées contre les conversions forcées à l'Islamisme.

Comme il a déjà été annoncé à la Presse Associée, exclusivement, le Sultan n'a pas été des plus favorablement impressionné lorsqu'il a lu la note conjointe des représentants des trois Puissances. Il a conféré plusieurs fois avec des ambassadeurs étrangers.

L'ambassadeur d'Autriche lui a conseillé d'accepter les demandes. Mais il a été ajouté, à ce moment, que le Sultan comptait sur l'appui moral de l'empereur d'Allemagne, à qui il a envoyé une lettre autographe au sujet des affaires d'Arménie.

A Madrid.

Presse Associée.

Washington, 4 juin—Le ministre des Etats-Unis à Washington, Senor Depuy de Lôme, dit qu'il n'y a aucun danger de crise ministérielle en Espagne, comme résultat du vote de la Chambre des Députés, hier. Ce vote n'indique aucun changement dans la politique du gouvernement envers Cuba, ou envers d'autres questions importantes.

Nouvelles Américaines.

Le Porc Américain en Europe.

Presse Associée.

Washington, 4 juin—On dit au département de l'Agriculture qu'il n'y a pas le moindre fondement dans le rapport publié annonçant que le porc examiné au microscope pour être expédié en Allemagne et en France, et reconnu contenant de la trichine, est déclaré sain par les inspecteurs et expédié ensuite.

Au commencement du mois de février, le secrétaire Morton a donné l'ordre de rejeter toute viande de porc examinée au microscope et reconnue contenant de la trichine, mais il a été reconnu depuis que la loi ne donne pas cette autorité au ministre, et, en conséquence, l'exécution de cet ordre a été renvoyée au 1er juillet, lorsque la nouvelle loi sera mise en vigueur.

Il n'est pas certain, cependant, que cette nouvelle loi donnera au gouvernement le droit de faire détruire les viandes contaminées.

Elle l'autorise seulement à établir tels règlements qu'il jugera utiles pour prévenir l'expédition des viandes condamnées d'un Etat à l'autre, et ne lui donne aucune juridiction spéciale pour empêcher la vente du porc trichiné sur le marché où il a été examiné.

Les autorités locales seules peuvent établir des règlements à ce sujet. Mais le gouvernement peut obtenir des expéditeurs de porc en France et en Allemagne, les deux contrées exigeant l'inspection, de volontairement détruire leurs marchandises reconnues infectées, comme le font les expéditeurs de viande de bœuf, de mouton, etc. Si de tels réglements étaient établis l'exportation du porc en France et Allemagne cesserait.

La proportion de viande de porc contenant de la trichine n'est pas forte, dit M. Salmon, mais si tous les produits reconnus atteints étaient jetés, les expéditeurs n'auraient plus aucun profit.

La quantité de viande de porc envoyée en Allemagne et en France est en moyenne de cinq à sept millions de livres par mois.

Trois naufragés.

Presse Associée.

San Francisco, 4 juin.—Le steamer Santa Rose est arrivé la nuit dernière de San Diego avec trois naufragés du schooner Crest. Le capitaine Harlow, de ce schooner, dit qu'au large de la pointe Conception son navire a été désemparé dans une tempête. Toutes les provisions ont été emportées par la mer, et après quatre jours de jeune, pendant que le schooner voguait à la dérive, un chien a été tué et mangé pour apaiser la faim des hommes de l'équipage.

Le nouvel archevêque de St-Louis.

Presse Associée.

St-Louis, 4 juin—L'archevêque Kain, qui vient d'être nommé à St-Louis, n'était pas disposé à discuter la retraite du vénérable archevêque Kenrick à qui il succède.

J'établirai simplement, dit le prélat que j'ai reçu des autorités compétentes, par le cable, l'information que je suis nommé *de jure* archevêque de St-Louis.

Les documents ne sont pas encore arrivés de Rome et n'arriveront pas de plusieurs jours.

Lorsqu'on a demandé à Mgr Kain si l'archevêque Kenrick avait été consulté, il a répondu qu'il ne pouvait se prononcer.

A la même question, un prêtre de l'entourage de l'archevêque Kain a répliqué :

Je ne puis savoir positivement, mais je ne crois pas qu'il a été consulté. Je ne crois pas non plus qu'il a été informé de la nomination de Mgr Kain, ni qu'il le sera. Je suis plutôt incliné à penser que le vieux prélat mourra en croyant qu'il est toujours archevêque de St-Louis, s'il peut penser sérieusement sur le sujet.

Je présume qu'il sera transféré officiellement par lettre à l'évêché de Drosa, poste qu'il a occupé quand il a été nommé coadjuteur de l'évêque Rosecatis.

Quand l'interviewer a demandé au prêtre si la visite récente de l'archevêque Ryan avait trait à la nomination du nouvel archevêque, il a répondu :

Je crois sans aucun doute qu'elle y avait trait.

Qui était mieux en mesure de se rendre compte de l'état de Mgr Kenrick et des affaires du diocèse que l'archevêque Ryan, qui a été ici si longtemps, et qui était, on peut dire, le fils spirituel du vieux prélat.

La position de l'archevêque Kain était des plus délicates ; il voyait, comme d'autres, que des mesures étaient à prendre, mais s'il avait demandé à Rome la retraite de Mgr Henrick, il aurait pu sembler qu'il cherchait à se mettre en avant. Avec le soin que l'Eglise apporte en toutes choses, l'homme qui pouvait le mieux juger et traiter avec la plus grande considération l'archevêque de St-Louis, a été délégué pour procéder à une enquête.

La nomination de Mgr Kain en est le résultat.

On ne peut dire que l'archevêque Kenrick a été déposé de ses fonctions ecclésiastiques, il est simplement mis à la retraite. Pour le déposer il faudrait une cérémonie ecclésiastique officielle, et on ne la verra jamais.

Un Exilé Cubain.

Presse Associée.

New-York, 4 juin—Francisco Carillo, l'exilé Cubain, était un des pass